

The background is a vibrant red with a fine, woven texture, similar to fabric or a fine mesh. In the center, there is a very faint and blurry image of a person, possibly a woman, wearing a light-colored dress. The overall effect is one of depth and mystery, with the text overlaid on this textured surface.

BENJAMIN BOUFFAY

AUX SOURCES DU VERTIGE

Le Cœur à cran d'arrêt

AUX SOURCES DU VERTIGE

si j'étais capable d'écrire un roman
je commencerais par une description balzacienne
de ces longues secondes
où elle jouit

pardonne-moi
ces poèmes lancinants
ces poèmes-pulsions
que j'ai écrits à l'intérieur

une longueur d'avance
ce n'était pas suffisant
pour se cacher dans un coin
et laisser passer l'affliction

j'ai déserté la poésie
pour te rejoindre dans le monde
mais tu avais déjà déserté le monde
pour entrer dans un rêve
un huis clos

quand tout ce qui m'anime
s'immobilise en toi
l'aigreur fait tourner les baisers
et le jour met fin à ses nuits

j'aurais dû te prendre en otage
te mettre un stylo sur la tempe

et remplacer tes organes vitaux
par des métaphores

parce que tu n'as aucun entraînement
les blessures que tu infliges
sont des déchirures

la grandeur
la neige
des arbres en majesté
au bord des fleuves d'asphalte
à force de s'empêcher
on fait (le) mal
aimante idéale
tu parles sagement du présent
avant toi la vie venait à contresens
il était trop souvent question d'engorgement
de congestion
tu fluidifies l'écoulement du temps
à travers notre corps

où se cachent les poèmes que je t'avais promis
avant il me suffisait de taper dans les mains
alors ils s'envolaient en nuée de l'arbre du désir
je tendais un filet de ma confection
dans les mailles duquel je ne prenais que ceux
aux couleurs chatoyantes
ensuite je les épinglais sur la page de ton lit

je faisais des livres à la vitesse de la lumière

ô multitude marine
sous la moire élastique
de son collant fantaisie

et si je m'étais trompé d'ardeur

je voudrais un sourire poétique
sur la bouche des mots
un doigt barrant verticalement cette bouche
pour toucher le sein du silence

ô pages écrites qui n'avez jamais servi à rien
vous êtes ma gloire

un poète sait se représenter un château d'eau
comme se le représente un enfant
et s'émerveille de son architecture liquide
et transparente

j'ai perdu ce pouvoir
lors revient cette phobie des sables mouvants
qui m'entraîneraient vers l'asphyxie
à vitesse constante

on se déçoit doucement
le temps passant
le temps passant
chacun prêche dans son désert

nos rêves sont plus vieux que nous
on se reçoit
et sans savoir ce qu'aimer veut
dire, goûter, voir, écouter, sentir
on aime dans tous les sens
quand il faudrait écrire avec parcimonie
être méticuleux dans ses enlacements
on se déçoit
lovés dans des tissus de soi
des tissus de mensonges
une vague nous rabat la tête
dans les fonds sablonneux de l'océan

en t'attendant
j'ai regardé longtemps le ciel à travers la fenêtre
de jolies couleurs bleu et rose sont passées sur
les nuages
lentement
j'ai presque trouvé ça beau
j'ai même cru un instant que j'étais de nouveau
capable
d'écrire un vrai poème
qui témoignerait au moins de mes vertus
quand il s'agit d'ouvrir à la lumière
je n'ai pas mérité cette solitude

aux sources du vertige on trouvait le bleu tendre
d'une chanson américaine

il n'en fallait pas plus
l'idée de la nuit était transparente et la lumière
augmentait
aux sources du vertige il y avait un nom
qui était toute une âme à séduire
il y avait le courage d'approcher le vide
avec dignité
des paroles apaisantes des maladresses
et du doigté
un mouvement de l'atmosphère tout en courbe
une panacée

m'est égal ou tout comme ta langue sur la mienne
et le plaisir que j'ai noyé dans l'amertume
argentine d'un soir d'été
extravagant sur la vague piloté par les nues
l'œil sur une étoile bipolaire qui n'indique rien
à personne
et veut être entourée d'étoiles hermétiques
de voiles vaporeux pour jouer la mystérieuse
sonate des contraires
d'une affolante hideur

où est la lumière sur tes mains ?
le temps fait n'importe quoi avec les rêves
devant l'afflux des faux semblants
je me procure de la peinture noire
avec un pinceau gigantesque

je trace des flèches dans des directions aléatoires
rassure-toi
il te suffira de dire « je ne comprends pas »
et le tour sera joué
je t'aime dans ce qui vient
ici rien ne tient plus debout

on voit les nervures des poèmes
sous la surface des peaux
des silences très humides de la pensée
la mise en mots *amor*
on n'en finit jamais de perdre la partie

« ...des dragons menacent le ciel d'octobre...
...quand tu disais qu'il te restait des souvenirs...
...le combat pour la liberté se joue dans
la langue...
...tu appelles de tes vœux l'accident...
...un archipel en résistance...
...la poussière soulevée...
...le branle-bas...
...l'inanimée revenue à l'art...
...ou l'édification des cathédrales...
...le sens des rêves à ta convenance... »
une vie ne sera pas suffisante
pour apprendre à t'aimer

par addiction
ton amour vise l'estomac
je sais que tu ruisselles
dans le lit du silence
pendant que je fais la roue
que je tire la lumière à moi
je jette des images sur le papier
en mangeant trop vite
des livres de patience
et je dois creuser
de plus en plus profond dans l'écriture
pour trouver quelque chose

j'avais la conviction qu'entrant en collision
nous donnerions naissance à une constellation
mais en réalité
les étoiles par milliers s'éloignent de la Terre
chaque été
quand nous prenons le temps de les contempler
loin des villes
c'est un sentiment étrangement doux
qui s'empare de nous
à la fois doux
et coupable de vénéfice

ô losange vascularisé
à flux lunaires
tu ne te soucies pas de l'invisible

ni de faire des étincelles
entre deux idées contradictoires

« ne soyez pas certains d'être singuliers ! »

poètes de la douceur
contenue dans la goutte d'eau
qui fera déborder le vase
poètes de l'âge d'or et du reflux
poétesses radieuses
qui portez le monde sur votre tête
comme les cariatides
le cœur dans la main sanguinolent
poètes du fil de la lame
poétesses de l'entaille de l'écharde
poètes des thorax opprimés
poètes de l'infamale affaire de vivre
je vous dois l'envolée
la rumeur
la beauté de mes heures
sans elle

ai croisé une chanteuse de jazz
au regard triste et beau
lui ai souri
soleil régnant sur l'hôtel de ville
j'avais un livre de Constantin Cavafis
dans la poche intérieure de ma veste

les filles passent les yeux baissés
elles ont d'autres préoccupations
que l'errement d'après-midi
dans un soleil de Toussaint
avec en tête
l'espoir que tout recommence encore
plus aucune mélancolie ne trouble
l'eau de mon poème
et je ne sais absolument pas par quel miracle
par acquit de conscience
je remercie ton sourire
les jambes de cette femme
qui téléphonait en marchant
et les couleurs de l'automne
dans les feuillages des platanes sur les rives
de la Saône

des flammes s'amuse entre elles
dans un cercle fermé
d'autres êtres les regardent
et d'autres encore
font semblant de les ignorer
le tout est d'être suffisamment instruit
pour tenir en vie les vers
des poètes du passé
je n'avais jamais aimé
une femme torrentielle

et ne m'étais jamais soumis
j'étais orgueilleux sans délicatesse
et la vie était alors si facile !
aujourd'hui je t'aime
et tu m'atteints

(un souvenir soudain)

elle avait laissé

*des sous-vêtements dans ma chambre de bonne
et dessiné des arabesques sur mes draps
m'offrant ainsi la possibilité d'écartier les murs
en respirant son parfum
en retraçant ses lignes*

je t'aime sans issue
dans le fourgon et dans la forge
je t'aime dans le temps perdu la vie défaite
dans l'orgeat de la volupté
et dans l'entente d'une mélodie
avec les mots du sang
j'aime ta règle et ton sourire
ta suspension
et la preuve apportée par tes baisers
j'aime l'articulation de tes segments sublimes
au ciel de l'homme-lige
je t'aime dans la mort de tes désirs
dans l'éviction des infortunes

de l'importun qui t'apporte une
variation rouge et or sur la piste d'envol
je t'aime bien plus que je n'en suis capable
monté sur mes grands chevaux
monté sur les épaules des colosses de la poésie
outragé par tes démesures
et passé par le fil de tes arguments
presque humilié
et je te vois blottie « au creux de la tendresse »
comme un serpent au creux d'une pierre
comme cette vipère qui faillit te mordre
la cheville
je t'aime en filature
entre chien et loup
j'ai ma douleur épanouie
évanouie dans l'arc-en-ciel de couleurs
sous le coup d'un scandale de boulevard
tes jambes écartées dans le rêve de l'autre
sa bouche dans les tiens
je frappe ces pensées
qui sont bien trop nombreuses
regarde-moi dans la gloire des combats
ingagnables
un peu désemparé
qu'au moins te ne puisses pas me reprocher
jamais

d'avoir cherché le confort des après-midis
d'automne
ou d'avoir négligé de penser le désir et la tendresse
je renaîtrai muet
si tu me prêtes vie

la nuit coule de la fenêtre
ange des doigts pincés dans les volets de fer
ange des pierres blanches et des cœurs noircis
par les fumées
ange étrange à la volonté aérienne
aux serres sarclant la boue de ma poitrine
tu auras raison des contradictions
j'ai tort puisque j'ai peur

je vous ai vus j'en suis sûr
et vous ne m'avez pas vu
ô plaisir indicible
ô ma douleur escamotée

vous vous passiez de lumière
et preniez garde à ne laisser aucune trace
sinon celle à l'âme du baisemain
et vous seuls pouviez savoir
les révérences des parfums
qu'aucun amant n'ignore
dès qu'il est hors d'atteinte
et le monde moins vous

tournait sans se rendre compte
de quelque manière que ce soit
de ma solitude inhumaine

vous vous cachez
dans une ville insensible
et ignorante
et sur vos visages de sel
pas un regret
l'innocence infantile
et autres tartes à la crème
alors j'ai taillé dans l'union de vos chairs épilées

comme je t'ai haïe quand *tu te faisais belle*
avide de baisers
au prix de l'endolorissement

dans l'éviction
j'ai dit que j'irai promener mon cœur ailleurs
mais au premier soupir
je me tenais derrière la porte
je te voyais par le judas
je te devinais prisée par l'ouragan
rage rouge
et j'étais alors tellement absent
là où ton corps gonflait
qu'ici je sentais une main froide
me saisir la nuque

j'étais alors en dehors de tout
de tout du cœur et du corps
si absolument absent
présumé disparu

l'indifférence des amants coupe l'arrivée d'air

– parfois j'ai la conviction que celui qui écrit
est un autre de fureur
un ami emporté par la colère
et qu'on n'arrive pas à consoler
qui n'entend plus rien
à la beauté des courbes libres
aux laideurs pourpres
des courbes asservies
mais il n'y a pas de double sauvage
je suis mon effroyable ami
qui dort sous ma poitrine –

et ces courriers qui me revenaient cachetés
tous ces mots aux lettres mortes
effondrés sur eux-mêmes

j'étais à une distance infinie
et j'aurais pu courir toutes les rues
je ne vous aurais pas trouvés
délibérément silencieux
pour qu'on ne vous dérange

vous les immaculés
sans recul et sans limite
vous seuls devant la mer
seuls et l'un dans l'autre
seuls dans vos sourires
dans vos étreintes incalculables

je serai trahi
et je trahirai à mon tour

la nuit découle d'une vanité
la nuit mord à l'appât
la beauté brûle ses cartouches
dans une partie de chasse
sans tendresse

suis-moi
ne réfléchis pas la lumière
absorbe-la
fais de moi un grand poète
avec ta langue
lis mes mots
le doigt sous le tissu
mais ne me range pas
dans un sous-dossier de ton nuage

aussi transparents
nous sommes anonymes
et presque plus personne

tu n'as pas su comment
et mes poèmes n'expliquaient rien
tu as fait du mieux possible
sans boussole
avec tes doigts pour appréhender le monde
pour ouvrir un passage du livre des amants

moi j'ai cherché des parcours possibles
avec élégance
précieux ridicule
j'ai conclu bien en-deçà
de la biologie des amours

la langue ne dit rien
de l'attachement d'un cœur
la langue m'induis en erreur

le sentiment sauvage
qui passe dans tes yeux
comme l'ombre d'un nuage
sur les Grandes Jorasses
m'effraie
tu fais la bête blessée loin de son territoire

tu n'es pas là
c'est la seule chose
tu t'es cachée dans la ville
il fait froid

j'ai cru que tu m'entendrais
ma langue est sortie de ma bouche
et je ne sais plus de quoi demain sera fait
tu m'as dit « aimer c'est un mot qui n'est
jamais défini ! »
je parle de splendeur tu argues l'arrogance
le mensonge est partout en moi
je me demande quelle pensée traversa
l'esprit de Sisyphe
la première fois qu'il vit la pierre retomber
j'aurais dû apprendre à pleurer
c'est la langue commune
je te laisse la parole
les actes
et les pensées

les mots
quelle imposture !

